

LA VALLÉE D'ADONIS : À PROPOS DE *YANOUH ET LE NAHR IBRAHIM*

JULIEN ALIQUOT¹

L'élégant catalogue *Yanouh et le Nahr Ibrahim* (Gatier et Nordiguian 2005) a paru à l'occasion de l'inauguration de l'exposition homonyme présentée à Beyrouth du 8 décembre 2005 au 20 janvier 2006. Il rend compte des travaux d'une mission archéologique placée sous la responsabilité de l'Université Saint-Joseph. Entre 1999 et 2005, cette mission dirigée par P.-L. Gatier (CNRS, HISOMA-MOM, Lyon) s'est fixé pour objectif d'étudier l'occupation et la mise en valeur de la montagne libanaise à partir de la fouille du site de Yanouh et de la prospection de la haute vallée du Nahr Ibrahim, l'ancien fleuve Adonis, dans l'arrière-pays de Byblos. La région présente un intérêt certain : bien qu'ils n'aient jamais fait l'objet de fouilles auparavant, des sanctuaires romains y sont connus, tel celui d'Afqa, lié au mythe d'Adonis, et le site même de Yanouh est un important lieu de mémoire maronite. Cependant, il s'agit surtout de combler une lacune : aucun argument archéologique décisif ne soutient les théories modernes sur le peuplement du Liban depuis l'Antiquité ; c'est sans doute pourquoi on peut lire des propositions aussi différentes que celle, isolée, d'H. Seyrig (1939), selon qui la construction des temples libanais est liée au développement de villages dès l'époque romaine, et celle de X. de Planhol (1968, 1993, 1997), selon qui la montagne n'aurait été colonisée qu'au début du Moyen Âge par les communautés minoritaires, maronites et druzes en particulier, qui auraient trouvé refuge dans des secteurs quasiment vides d'hommes. Aujourd'hui, tout en validant l'intuition d'H. Seyrig, les travaux de la mission de Yanouh apportent des informations nouvelles. L'ouvrage réunit ces données

¹ Université de Tours, HISOMA, Maison de l'Orient (Lyon), Antenne de Tours.

publiées dans les trois rapports préliminaires du *Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises* (Gatier et al. 2001, 2002, 2004).

Après avoir exposé les théories en cours sur l'occupation de la montagne libanaise, l'introduction très dense de P.-L. Gatier dresse le bilan de six années de prospection et de fouille (pp. 7-15). Elle précède la vingtaine de fiches thématiques où les membres de la mission et les spécialistes qui lui sont associés comparent de manière plus détaillée les résultats obtenus récemment aux données anciennement connues (pp. 16-63), en s'appuyant sur la traduction de textes grecs, latins, syriaques et arabes et en illustrant leurs développements de cartes, de plans, de croquis, de photographies d'archives et de clichés récents des paysages, des sites étudiés et de la maquette du sanctuaire romain de Yanouh. Suivent le catalogue des objets exposés à Beyrouth (pp. 64-75), la bibliographie de la mission et la bibliographie générale (pp. 76-79). L'ouvrage constitue ainsi la première synthèse sur l'archéologie d'une vallée libanaise et sur le lieu saint de Yanouh.

Archéologie d'une vallée libanaise

À une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau de la côte, la vallée de l'Adonis forme un vaste amphithéâtre délimité par les hauts plateaux du Jabal el-Laqlouq au nord, du Jabal el-Mnaitri à l'est et du Jabal Moussa au sud. Vers l'ouest, en aval, elle se referme au niveau du seuil de Qartaba. À une altitude moyenne de 1200 m, l'eau emmagasinée par les massifs perméables voisins jaillit abondamment au contact de roches argileuses pour donner naissance au Nahr Ibrahim (sources d'Afqa et de Rouais). On retrouve dans ce secteur fertile l'association d'ensembles géologiques qui fait la richesse agricole du Mont Liban au nord de Beyrouth (P. Sanlaville, pp. 16-19).

À l'époque romaine, la vallée retient l'attention du pouvoir impérial, qui fait procéder au creusement d'un chemin menant à la Békaa par le seuil d'Aaqoura, à l'endiguement du fleuve, à la délimitation des réserves forestières sur les plateaux voisins et à la mise en place d'un bornage près du sanctuaire d'Afqa (J.-B. Yon, pp. 54-55). La construction de bâtiments culturels à Afqa, Yanouh et Machnaqa contribue à faire du Liban l'une des régions du Proche-Orient où la densité des sanctuaires ruraux est particulièrement élevée (Nordiguian 2005 : 17), à l'image du Hauran syrien. Le premier apport de la prospection de la haute vallée est de montrer que ces travaux

d'arpentage et d'aménagement sont eux-mêmes contemporains d'un mouvement d'expansion démographique et agricole, qu'attestent notamment cinq nécropoles ou groupes de tombeaux, des vestiges d'installations agricoles (bassins, vis de pressoir, fouloirs) en divers endroits et des traces d'habitat villageois près de Yanouh.

Peuplée et prospère aux trois premiers siècles de notre ère, la vallée est loin d'être vide d'hommes aux époques précédentes. Si l'emprise humaine de la région à l'âge du Fer est encore peu documentée, en revanche, on dénombre quatre sites importants de l'âge du Bronze (*tell* de Kharayeb, Tadmor II, grotte de Mar Hanna, *tell* de Lassa). Le plus remarquable, celui de Kharayeb, au sud du lieu saint de Yanouh, constitue le premier *tell* archéologique attesté sur le Mont Liban. Peut-être composé d'un bourg fortifié en hauteur et d'une agglomération basse, il présente plusieurs phases d'occupation depuis le Bronze ancien III, sa nature et sa chronologie restant à préciser. En bordure de ce *tell* et dans un rayon de 2 km autour du site de Yanouh, la construction d'une vingtaine de tombeaux souterrains sans équivalent connu au Proche-Orient pourrait elle aussi remonter à l'âge du Bronze (M. Al-Maqdissi, pp. 20-21), avant le remploi de plusieurs de ces monuments à l'époque romaine.

En plus de ces témoignages relativement inattendus, la prospection apporte pour la première fois des informations sur la vie des montagnards libanais à l'époque hellénistique. Sur les hauteurs, cinq sites fortifiés difficiles d'accès et visibles les uns des autres forment un réseau correspondant apparemment à celui des repaires des brigands arabes et ituréens décrits par Strabon (*Géographie* 16, 2, 18). L'impression de repli autarcique au cours de cette période troublée doit être nuancée, car la présence de céramique fine importée et de productions phéniciennes sur le *tell* de Kharayeb est l'indice de contacts avec les villes de la côte (D. Pieri et S. Élaïne, pp. 38-41). De même, l'assimilation des montagnards à des nomades turbulents est discutable : sur le *tell*, les traces d'habitat du début du Ier siècle av. J.-C. révèlent que ces derniers investissent les secteurs mis en culture à l'époque romaine. À Yanouh, ils consacrent un temple à leurs divinités tutélaires : une inscription araméenne datée en 110/9 av. J.-C. évoque la construction, par des individus aux noms incomplets, d'une « maison du (ou des) dieu(x) » identifiable au bâtiment cultuel hellénistique mis au jour sur le site. La dédicace constitue le premier texte attestant l'usage épigraphique de l'araméen dans la montagne. Avec sa graphie

originale, elle pourrait fournir un indice de l'aramaïsation linguistique des Ituréens, comme le supposent ses éditeurs, P. Bordreuil et F. Briquel-Chatonnet (p. 30, cf. Gatier *et al.* 2001 : 148-152). On peut la rapprocher des lettres araméennes qui apparaissent sur une monnaie frappée par un dynaste de Chalcis du Liban, Lysanias (40-36 av. J.-C.), confirmant l'usage de l'araméen chez les Ituréens (déjà en ce sens Aliquot 1999-2003 : 189-190). Comprenons donc que, sous l'Empire, ce sont des hommes d'une culture différente de celle de la côte phénicienne qui auraient délaissé les hauteurs, peut-être sur l'ordre de Rome, pour s'installer dans les secteurs propices à l'agriculture.

À l'époque proto-byzantine, après le recul apparent des III^e et IV^e siècles, la construction des églises de Mar Edna et de Yanouh témoigne de l'adhésion des populations locales à la foi chrétienne, mais rien ne laisse supposer l'accroissement de la mise en valeur de la vallée, contrairement à ce que l'on constate ailleurs au Proche-Orient. Il semble que la région n'ait connu de nouvel essor qu'aux XII^e et XIII^e siècles. Les sites fortifiés de l'époque hellénistique sont à nouveau investis, tel Mnaitra, le Moinetre des Croisés, qui commande l'une des deux routes menant de Baalbek à Byblos à travers la montagne : si la prospection ne corrobore pas les textes qui évoquent son existence avant l'arrivée des Francs, elle atteste son maintien jusqu'à une date plus tardive que prévue, au milieu du XIII^e siècle (P.-L. Gatier, pp. 50-51) ; comme à l'époque hellénistique, l'usage de produits importés parfois luxueux contredit l'idée de l'isolement des montagnards. Les XII^e et XIII^e siècles voient également de nouveaux villages se développer et de nombreuses chapelles se construire autour de Yanouh, sans doute en raison de la présence du patriarcat maronite dans cette localité (L. Nordiguian, pp. 48-49).

Contrairement aux périodes antérieures, l'époque mamelouke et le début de l'époque ottomane sont mal documentés archéologiquement, de sorte qu'il faut toujours se reporter aux textes pour retracer l'histoire de la vallée jusqu'à l'abandon du secteur de Yanouh, peut-être survenu au début du XVI^e siècle à la suite de l'augmentation démographique des groupes chiïtes (R. Jabre-Mouawad, p. 46). La dernière phase d'expansion avant la déprise rurale de la deuxième moitié du XX^e siècle est celle du XIX^e siècle, dont les moulins, les églises et les maisons traditionnelles à arcades (L. Nordiguian, pp. 58-61) sont les fidèles témoins.

Le lieu saint de Yanouh

Le site de Yanouh se trouve au cœur de la vallée, sur la rive droite du fleuve, à une altitude moyenne de 1165 m. Il comprend, outre le *tell* de Kharayeb et les nombreuses chapelles dont il a déjà été question, l'ensemble de ruines appelé localement *Mar Girios el-Azraq* « Saint-Georges-le-Bleu », d'après le nom de l'église venue recouvrir les pierres bleutées du temple romain. Les recherches menées dans ce dernier secteur rendent caduque l'étude de D. Krencker et W. Zschietzschmann, limitée au seul temple romain et tributaire de relevés effectués au début du XXe siècle (Krencker et Zschietzschmann 1938 : 35-37). Elles tiennent également compte d'informations inédites sur les travaux réalisés sous la responsabilité d'H. Kalayan dans les années 1960. Tout en complétant les données de la prospection, elles permettent ainsi de reconsidérer l'histoire du lieu saint.

Bien que du matériel et des traces d'installation remontant au Bronze ancien III aient été mis au jour sur le site, c'est seulement dans la seconde moitié du IIe siècle av. J.-C. que le plus ancien édifice cultuel connu est construit à Mar Girios. Il s'agit d'une plate-forme barlongue en grès, précédée d'un escalier sur son long côté sud. Si elle est assez semblable au monument cultuel hellénistique de Tel Dan, aux sources du Jourdain, rien n'indique pour autant qu'elle recouvre elle aussi un monument plus ancien : le sondage effectué à sa périphérie et dans sa partie ouest montre qu'elle s'élève dans un secteur occupé à la fin de l'âge du Bronze récent et au début de l'âge du Fer, mais il n'est pas possible à l'heure actuelle de déterminer la nature des installations qu'elle recouvre et qui lui sont antérieures de plusieurs siècles. En revanche, il faut sans doute l'identifier au temple mentionné dans l'inscription araméenne de Yanouh et l'associer à la zone d'habitat hellénistique repérée sur le *tell* voisin de Kharayeb.

Au milieu du IIe siècle apr. J.-C., le sanctuaire hellénistique est doublé au nord par un sanctuaire plus vaste et complété par un petit temple aligné sur son côté est. G. Charpentier et P.-L. Gatier mettent en évidence la conformité du nouvel ensemble avec un modèle romain. Avec vraisemblance, ils proposent d'attribuer le projet d'aménagement du lieu saint à un maître d'œuvre respectueux des coutumes régionales, mais rompu aux traditions architecturales romaines et peut-être venu spécialement de la colonie de Béryte (pp. 22-27, complétant Charpentier

et Gatier 2004). On les suivra volontiers, sans pour autant partager leur réticence à nommer *adyton* la chapelle d'exposition de l'idole cultuelle dans le grand temple (p. 23, « malgré l'absence de crypte », cf. également Gatier *et al.* 2004 : 183, où G. Charpentier estime le terme « peu approprié ») : la présence ou l'absence de crypte, d'un « endroit caché » donc, n'entre pas en considération pour débattre ce point de vocabulaire ; loin d'être inapproprié, le terme grec *adyton* indique le caractère littéralement « impénétrable » d'un lieu auquel seuls les prêtres ont accès, comme l'explique l'auteur du *De Dea Syria* (§ 31) à propos du *thamos* du grand temple de Hiérapolis ; il semble d'autant plus pertinent d'en conserver l'usage que l'on en trouve des attestations épigraphiques à Qassouba, près de Byblos (Jalabert 1906 : 143-146), et à Niha, dans la Békaa (Will 1985 : 279). Quoi qu'il en soit, les auteurs montrent bien l'apport de la métrologie à l'étude des sanctuaires libanais. Il serait certainement profitable d'appliquer systématiquement leur méthode aux autres bâtiments culturels de la montagne.

Reprenant les conclusions de son article récent sur la colonne funéraire de Qartaba, P.-L. Gatier rappelle que la romanisation des traditions régionales ne correspond pas uniquement à des changements de pure forme, mais qu'elle participe à l'établissement d'un nouvel ordre social, dès lors que la vallée entre dans le giron de Rome (pp. 32-33, cf. Gatier 2005). Datée entre 120 et 160, la colonne de Qartaba appartient au tombeau familial d'un prêtre sans doute attaché au lieu saint de Yanouh. Si l'onomastique des défunts présente un mélange d'anthroponymes sémitiques (dont un nom théophore de la déesse arabe Allat) et de noms latins inscrits en grec, l'aspect du monument témoigne d'une adaptation originale du portrait funéraire romain. À l'époque où le sanctuaire connaît d'importants travaux, peut-être avec le concours d'un architecte formé à la romaine, les notables qui conservent une position prééminente dans les villages adoptent des traits caractéristiques de la culture grecque ou romaine et accaparent les responsabilités locales. Un examen approfondi de la documentation épigraphique permettrait d'étendre ces remarques à d'autres secteurs de la montagne, tel le Mont Hermon (Aliquot, à paraître).

Faute d'inscription, le nom du ou des titulaires des temples romains de Yanouh est inconnu. Néanmoins, le relief de la « Dame de Yanouh », selon l'expression de P.-L. Gatier (pp. 28-29), offre un aperçu des cultes locaux. Tout comme celles de Byblos et d'Arca, la déesse de Yanouh répond au signalement de la Vénus endeuillée du Liban (la

Venus lugens connue de Macrobe), qui ne porte aucun bijou et dont le visage reste inexpressif ou est caché sous l'effet de la douleur. À mon sens, ce constat corrobore le propos de Philon de Byblos, selon qui les cités et les villages de Phénicie partagent des mythes communs (Philon, *Histoire phénicienne*, fr. 4, transmis par Eusèbe, *Préparation évangélique* 1, 10, 55). La Dame de Yanouh n'en reste pas moins originale par rapport à celle de Byblos : les lions qui la flanquent sont plus habituels dans l'imagerie d'Atargatis et d'Allat que dans celle d'Astarté. Il n'est pas impossible, comme le suppose P.-L. Gatier, que son image corresponde à celle de l'Aphrodite d'Afqa et que les Ituréens, qui ont dominé la région au Ier siècle apr. J.-C., aient été les agents de sa propagation jusqu'à Arca. Ajoutons que la mention de la déesse *Libanîtis* dans la satire de Lucien *Contre un bibliomane ignorant* (§ 3) mériterait de figurer parmi les textes relatifs au sanctuaire d'Afqa et au mythe d'Adonis (pp. 62-63), une glose précisant qu'il est bien question de l'amante infortunée du héros, « dite *Libanîtis*, car le Liban est la montagne où le jeune Assyrien chasse et où Aphrodite passe du temps avec lui » (Rabe 1906 : 151).

Les recherches menées à Yanouh invitent à rester prudent en ce qui concerne la transition entre l'époque romaine et les périodes plus récentes. C'est seulement vers la fin du Ve siècle ou au début du VIe siècle qu'une basilique à colonnes chrétienne s'élève à l'extérieur du péribole du grand temple romain, à une époque où les bâtiments cultuels païens sont probablement désaffectés depuis longtemps. Le site connaît alors des transformations importantes, notamment marquées par le démontage partiel du petit temple romain. À l'ouest du grand temple, l'aménagement d'un fouloir à raisin remplacé ensuite par une huilerie (J.-S. Caillou, pp. 42-43) atteste l'attribution d'une fonction nouvelle, économique et non plus seulement religieuse, à l'ancien *temenos* du sanctuaire païen. Plus tard, après l'incendie survenu dans la première moitié du VIIe siècle, soit lors de l'occupation perse sassanide, soit lors de la conquête musulmane, ou à l'occasion d'un événement inconnu, la première église cède la place à une basilique à piliers (G. Charpentier, pp. 34-37) et l'ensemble du site serait transformé en monastère, à moins qu'il s'agisse de la réfection d'un monastère préexistant. Enfin, à l'époque médiévale, comme dans le reste de la vallée, les signes de renouveau sont surtout tangibles à partir du XIIe siècle : la réfection de la basilique, la transformation du grand temple romain en chapelle et d'autres aménagements rappellent les

traditions maronites sur l'établissement du siège patriarcal à Yanouh. Le site paraît quasiment abandonné dans la seconde moitié du XIII^e siècle, au moment où les Mamelouks s'imposent dans la région. Sa transformation en cimetière se poursuit jusqu'au XV^e siècle au moins (J. Nassar, p. 53). Elle pourrait résulter de la vénération attachée au lieu saint.

Conclusion

En dépit de ses dimensions modestes, le catalogue *Yanouh et le Nahr Ibrahim* apparaît comme le premier état d'une publication définitive, tant par sa qualité formelle que par l'ampleur de son propos. Son intérêt n'est pas seulement de réunir des informations dispersées, mais aussi de souligner en quoi ces données modifient les idées admises sur l'histoire régionale. Comme le souligne P.-L. Gatier (p. 15), il conviendra de vérifier l'exemplarité du cas de Yanouh. Deux missions archéologiques livrent d'ores et déjà des éléments de comparaison intéressants : celle de Chhim, dans le Chouf, concerne un village associé à un sanctuaire païen, puis à une basilique chrétienne, et florissant du I^{er} au VIII^e siècle apr. J.-C., mais avec des traces d'installation remontant à l'époque perse (Ortali-Tarazi et Waliszewski 2002) ; plus proche du Nahr Ibrahim, la mission d'Ej-Jaouzé, dans le Metn, commence à dévoiler un établissement rural romain et protobyzantin réoccupé à l'époque médiévale (Nacouzi *et al.* 2004). La multiplication des travaux de ce type permettra de compléter l'étude du peuplement et de la mise en valeur de la montagne libanaise, remarquablement illustrée par les découvertes de la mission de Yanouh dans la vallée d'Adonis.

Juin 2006

BIBLIOGRAPHIE

- ALIQUOT J., 1999-2003, « Les Ituréens et la présence arabe au Liban du II^e siècle a.C. au IV^e siècle p.C. », *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, n° 56, pp. 161-290.
- ALIQUOT J., à paraître, « Sanctuaries and Villages on Mount Hermon during the Roman Period », in *The Variety of Local Religious Life in the Near East in the Hellenistic and Roman Periods*, éd. Kaizer T., Leyde, Brill.
- BENZ F.L., 1972, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, Rome, Biblical Institute Press, 511 p.
- CAQUOT A., 1962, « Sur l'onomastique religieuse de Palmyre », *Syria*, n° 39, pp. 231-256.
- CHARPENTIER G. et GATIER P.-L., 2004, « Le grand temple romain de Yanouh », in *Decade. A Decade of Archaeology and History in the Lebanon*, éd. Doumet-Serhal C., Beyrouth, The Lebanese British Friends of the National Museum, pp. 374-385.
- GATIER P.-L., 2005, « La "colonne de Qartaba" et la romanisation de la montagne libanaise », in *Aux pays d'Allat. Mélanges offerts à Michal Gawlikowski*, éd. Bielinski P., Varsovie, Instytut Archeologii, Uniwersytet Warszawski, pp. 77-97.
- GATIER P.-L. *et al.*, 2001, « Mission de Yanouh et de la haute vallée du Nahr Ibrahim. Rapport préliminaire 1999-2001 », *BAAL*, n° 5, pp. 93-152.
- GATIER P.-L. *et al.*, 2002, « Mission de Yanouh et de la haute vallée du Nahr Ibrahim. Rapport préliminaire 2002 », *BAAL*, n° 6, pp. 211-258.
- GATIER P.-L. *et al.*, 2004, « Mission de Yanouh et de la haute vallée du Nahr Ibrahim. Rapport préliminaire 2003-2004 », *BAAL*, n° 8, pp. 119-210.
- GATIER P.-L. et NORDIGUIAN L. (éd.), 2005, *Nouvelles découvertes archéologiques dans la vallée d'Adonis*, Beyrouth, Presses de l'Université Saint-Joseph, 79 p., ill., cartes, plans.
- GUARDUCCI M., 1978, *Epigrafia greca 4. Epigrafi sacre pagane e cristiane*, Rome, Istituto Poligrafico dello Stato, 601 p.
- JALABERT L., 1906, « Inscriptions grecques et latines de Syrie », *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, n° 1, pp. 132-188.
- JALABERT L., MOUTERDE R. et MONDÉSERT C., 1959, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie 5. Émésène*, Paris, Geuthner, 341 p.
- KRENCKER D.M. et ZSCHIEZSCHMANN W., 1938, *Römische Tempel in Syrien*, Berlin/Leipzig, Walter de Gruyter, 297 p.
- NACOUZI L. *et al.*, 2004, « Ej-Jaouzé (Metn, Liban). Mission de 2003 », *BAAL*, n° 8, pp. 211-261.

- NORDIGUIAN L., 2005, *Temples de l'époque romaine au Liban*, Beyrouth, Presses de l'Université Saint-Joseph, 228 p.
- ORTALI-TARAZI R. et WALISZEWSKI T., 2002, « Village romain et byzantin à Chhîm-Marjiyat. Rapport préliminaire (1996-2002) », *BAAL*, n° 6, pp. 5-106.
- PLANHOL X. de, 1968, *Les fondements géographiques de l'histoire de l'Islam*, Paris, Flammarion, 443 p.
- PLANHOL X. de, 1993, *Les nations du Prophète*, Paris, Fayard, 894 p.
- PLANHOL X. de, 1997, *Minorités en Islam*, Paris, Flammarion, 524 p.
- RABE H. (éd.), 1906, *Scholia in Lucianum*, Leipzig, Teubner, 368 p.
- SEYRIG H., 1939, « Daniel Krencker und Willy Zschietzschmann, Römische Tempel in Syrien », *Gnomon*, n° 15, pp. 438-443 (Seyrig 1985 : 139-144).
- SEYRIG H., 1985, *Scripta varia*, Paris, Geuthner, 846 p.
- WILL E., 1985, « La maquette de l'adyton du temple A de Niha (Beqa) », in *Le dessin d'architecture dans les sociétés antiques. Actes du colloque de Strasbourg, 26-28 janvier 1984*, Strasbourg/Leyde, Brill, pp. 277-281 (Will 1995 : 385-392).
- WILL E., 1995, *De l'Euphrate au Rhin. Aspects de l'hellénisation et de la romanisation du Proche-Orient*, Beyrouth, Institut français d'archéologie du Proche-Orient, 978 p.

Appendice

L'építaphe grecque de Yanouh

Dans le catalogue (p. 31), J.-P. Rey-Coquais et J.-B. Yon traduisent l'inscription funéraire de Yanouh de la façon suivante : « Courage, Math(...)thelee (?), vertueuse, personne n'est immortel. Année 564 [soit 252/3 apr. J.-C.]. » En annexe au rapport de 2003-2004 (Gatier *et al.* 2004 : 202-203), ils publient le texte grec avec une légère amélioration contrôlable sur leur photographie : aux trois premières lignes, l'expression désignant la défunte leur paraît être *Math*[- -]eelêê / [s]ôphrôn ; puis ils rapprochent le nom de cette dernière du substantif 'mt « servante », de manière convaincante, mais sans chercher à compléter la lacune. Or, il semble possible d'y restituer un *bêta* pour retrouver le théonyme *b'l* avec la vocalisation aramaïsante habituelle dans la montagne libanaise. *Math*[b]eelê signifierait « servante de Baal ». On en rapprochera le nom phénico-punique homonyme 'mtb'l (Benz 1972 : 62) et le palmyrénien 'mtbl « servante de Bel » (Caquot 1962 : 239). À Yanouh, entre cet anthroponyme et l'adjectif *sôphrôn*, il faut distinguer l'article défini *hê* pour retrouver la formule *hê deîna hê sôphrôn* « une telle, vertueuse », attestée au Proche-Orient (Jalabert, Mouterde et Mondésert 1959 : 287, n° 2671) comme dans le reste du monde romain (Guarducci 1978 : 523).